

# 1

*Nord de l'Angleterre, décembre 1919.*

Il courait dans la neige. Les bourrasques cinglaient son visage alors qu'il creusait de profondes tranchées dans la couche immaculée qui s'était amoncelée. Butant sur les pierres parsemant son parcours sous le moelleux manteau blanc, il tomba de tout son long mais parvint, non sans mal, à se relever. La neige adhérait à ses vêtements, le rendant presque invisible au cœur de ce paysage nocturne. Pris de panique, il ignorait absolument où il allait et parvenait à peine à respirer tant la douleur le tenaillait. Il n'entendait que cette voix, dans sa tête, qui lui criait :

« On te pendra, tu verras. Ce sera ma revanche, tu y penseras quand tu sentiras la corde autour de ton cou, quand tombera la cagoule noire. Tu n'auras personne pour venir te sauver. »

La détonation avait été si forte qu'il ne savait plus s'il avait claqué la porte derrière lui ou l'avait laissée grande ouverte. L'odeur du sang envahissait encore ses narines. Tel un serpent lové au creux de son ventre, la terreur ondoyait en lui jusqu'à la nausée, lui martelant frénétiquement le crâne.

Il serait pris, et on le pendrait. Il n'avait aucun espoir d'y échapper. À moins qu'il ne meure dans la neige et n'y reste enseveli jusqu'au printemps. Un jour, il avait vu le cadavre gelé d'un agneau, raide et en partie décomposé, pitoyable. Les corbeaux l'avaient attaqué. Il avait horreur de ces oiseaux.

Dans cette campagne, une bonne moitié des voisins jugeait que c'était un vrai garnement. Depuis l'automne, il ne tenait pas en place, se sentant mal à l'aise dans ses vêtements chaque jour plus étroits. Un seul coup d'œil à la pièce pleine de sang suffirait à déchaîner leur haine.

Des larmes brûlantes coulaient maintenant sur sa peau glacée. La voix était si forte qu'elle semblait le poursuivre. Il accéléra l'allure, battant des bras pour se frayer un chemin dans la neige jusqu'à ce que ses muscles soient en feu, son haleine dessinant devant lui de petits nuages de buée.

« On te pendra, tu verras ! »

Il aimait mieux mourir de froid et d'épuisement dans la neige plutôt qu'une corde autour du cou. Il aimait mieux courir jusqu'à ce que son cœur éclate plutôt que de tomber dans la trappe du bourreau et sentir sa gorge se serrer à jamais. Même s'il devait finir dépecé par les corbeaux.

« On te pendra, tu verras ! Ce sera ma revanche... ma revanche... ma revanche. »

## 2

Paul Elcott se tenait dans la cuisine auprès du sergent Miller. Livide, il effleura pour la troisième fois ses lèvres du revers d'une main tremblante.

— Ils sont morts, c'est bien ça ? Je ne les ai pas touchés... Je n'ai pas pu... Dites, sergent, on ne pourrait pas sortir ? Je crois que je vais vomir.

Miller, qui était fils de boucher, restait imperturbable.

— Si, bien sûr. C'est l'affaire du docteur, de toute façon. Il est en route, mais je crois qu'il ne pourra rien faire pour eux.

*Si ce n'est constater le décès*, ajouta-t-il en son for intérieur. Bon sang, que s'était-il donc passé ?

— Allez l'attendre dans la grange, reprit-il.

Elcott franchit le seuil d'un pas chancelant et s'éloigna vers la remise où il fut pris de violentes nausées. Il revoyait sans cesse le sol de cette cuisine. Tout ce sang... Et ces yeux, mi-clos... Aucun être vivant ne saurait voir ce qu'ils fixaient. Gerald avait-il vu l'Enfer ? Il disait que les tranchées étaient pires encore.

Il s'assit sur une balle de foin et, la tête entre les mains, tâcha de reprendre son souffle et de recouvrer ses esprits. Il aurait dû laisser le sergent revenir seul. Comment avait-il pu imaginer qu'il lui serait possible

de contempler ce carnage une seconde fois ? C'était idiot.

À son tour, le sergent Miller traversa la cour et vint le rejoindre, en compagnie du médecin qui tenait une lanterne. Elcott se redressa alors et salua le Dr Jarvis d'un petit signe de tête.

— Dites-moi, ils n'ont pas souffert ? demanda-t-il après s'être éclairci la voix. Enfin, ça n'a pas traîné ? Pour personne ?

— Non, je ne pense pas, répondit doucement le médecin en s'approchant, levant sa lanterne pour éclairer le visage d'Elcott.

Il priaît que ce soit vrai, mais ne pouvait l'affirmer avec certitude avant les autopsies. Sans déplacer les corps, il n'avait constaté sur chaque victime qu'une blessure par balle, à la poitrine, ainsi que les traumatismes en résultant. Il n'en fallait pas plus pour ôter la vie. Jarvis tendit la main pour étreindre l'épaule d'Elcott et céda à un élan de sympathie. Cet homme n'avait d'autre famille que ces corps sanglants. Son frère et sa belle-sœur ainsi que leurs enfants. Un choc indicible.

Sérieusement ébranlé par le spectacle du massacre, il ne saurait lui-même que répondre à sa femme quand elle lui demanderait pourquoi la police était venue le chercher en plein dîner. Au cours de ses longues années d'exercice, rien ne l'avait préparé à une pareille découverte.

*On ne devrait voir de tels tableaux qu'en temps de guerre, pas dans une paisible petite ferme.*

Il finit par proposer avec bienveillance :

— Je vais vous raccompagner chez vous, Paul, et vous donner quelque chose pour vous aider à dormir.

— Je ne veux pas dormir. Je ne ferais que des cauchemars.

Décomposé, Elcott cherchait son souffle. À bout de nerfs, il fondit brusquement en larmes. Le médecin le saisit par l'épaule et tourna son regard vers le sergent Miller.

— Je me demande bien ce qui a pu retarder l'inspecteur Greeley. Selon sa femme, il est allé voir si les Potter n'avaient pas besoin d'aide pour sortir de chez eux. Mon Dieu, pourvu qu'il ne soit pas tombé sur une histoire semblable !

— Nous ne tarderons pas à le savoir, répondit le sergent.

Face à la détresse de l'homme qui sanglotait auprès d'eux, ils se sentaient démunis.

— Il vaut mieux que je le ramène chez lui, déclara Jarvis. Dans l'état où il est, il ne vous serait d'aucun secours. Vous n'avez qu'à attendre Greeley. Quand vous aurez besoin de moi, vous saurez où me trouver.

Miller acquiesça.

— Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Les deux hommes sortirent de la grange et se retrouvèrent tous deux dans la faible clarté de cette fin d'après-midi. Les nuages sombres étaient si épais qu'on ne savait si le crépuscule approchait ou s'il allait se remettre à neiger. Deux jours durant, de fortes chutes de neige avaient balayé la région et les cieux n'étaient toujours pas dégagés. Les routes étaient quasiment impraticables et les chemins qui menaient aux fermes encore pires. Miller et Elcott avaient mis un temps incalculable pour atteindre cette ferme.

— Il en manque un, déclara le sergent.

Il baissa la voix afin qu'Elcott n'entende pas.

— Paul n'a sans doute rien remarqué, mais j'ai fait le tour de la maison, et il n'est pas là.

— Josh ? Mon Dieu, je n'avais pas... Vous croyez qu'il se trouve dans les dépendances ?

Jarvis frissonna en se retournant, posant son regard sur la petite grange obscure où charrues, brouettes, selles et autres matériels étaient bien rangés. Le grenier était à demi rempli de paille. Une vache noire et deux chevaux les observaient en remuant les oreilles au-dessus de mangeoires vides.

— Gerald Elcott a toujours été soigneux. L'inspection ne devrait pas nous prendre trop de temps.

Miller se mit à compter sur ses doigts gantés.

— Il a parqué les moutons. Je les ai vus là-haut, à l'est de Fox Scar. Il a rentré la vache et les chevaux. Il savait que la tempête arrivait. On peut donc en déduire que dimanche, à cette heure, quand la neige tombait dru, il était encore en vie. Mais, depuis, on n'a pas trait la vache, ni curé les box, ni même nourri les bêtes.

— Cela confirme ce que j'ai vu dans la cuisine. À mon avis, le décès remonte à dimanche soir.

Jarvis se mit à taper des pieds pour lutter contre le froid.

— Je ferais mieux de rester jusqu'à ce que vous ayez retrouvé Josh. Peut-être pourrais-je me rendre utile.

— Non, ramenez donc Paul. Si les autres sont morts, le petit l'est également. Je me débrouillerai.

Le médecin acquiesça. Avant qu'il retourne vers Elcott, Miller fit un geste en direction de la maison, ajoutant :

— Il vaudrait mieux taire ce que nous venons de voir, au village. Attendons d'en savoir un peu plus. Inutile de provoquer une panique, n'est-ce pas ?

— Ce serait pire que tout !

Jarvis tendit la lanterne à Miller et, d'une main ferme, enfonça son chapeau sur sa tête pour se protéger du vent avant de lancer, d'une voix forte :

— Allons, Paul, je vais vous ramener et tâcher de trouver quelque chose pour vous aider à traverser cette épreuve.

— Il faut s'occuper des bêtes, protesta Elcott. Et je tiens à participer aux recherches. Je veux être là quand vous trouverez ce salaud. Qui que ce soit.

— C'est tout à votre honneur, répliqua Miller. Mais, pour l'heure, je suivrais le docteur si j'étais vous. Je prendrai soin des bêtes. Demain, quelqu'un d'autre s'en chargera. Nous nous occupons de tout. Dès que nous saurons quelque chose, je veillerai à ce que vous en soyez informé.

Elcott sortit, les yeux rivés sur la maison silencieuse qui lui faisait face, de l'autre côté de la cour.

— J'aimerais seulement comprendre *pourquoi*, dit-il d'une voix hachée par la souffrance. Qu'ont-ils bien pu faire pour mériter...

— Nous finirons par découvrir la vérité, déclara posément Miller sur un ton réconfortant. En temps et heure.

Elcott suivit Jarvis jusqu'à l'attelage qui avait conduit le médecin à la ferme isolée. Les seules traces apparaissant dans la neige étaient les leurs : un lacs d'empreintes devant la porte de la cuisine et les sillons laissés par les roues des deux véhicules, la charrette et la voiture. Au-delà, le sol d'une blancheur unie, que seul le vent était venu effleurer, ne gardait que les traces d'oiseaux d'hiver grattant pour trouver leur pitance.

Elcott parut subitement prendre conscience que cette charrette était la sienne. Il s'arrêta.

— Docteur Jarvis... Je ne peux pas...

— Laissez-la au sergent Miller, si vous voulez bien. Il la ramènera en ville un peu plus tard. Je pense qu'elle lui sera utile, ce soir.

— Ah... Oui.

Hébété, Elcott monta dans la voiture et s'installa docilement sur le siège en glissant ses mains froides sous ses bras.

Quand Greeley eut achevé l'inspection de la ferme Elcott, il avait au moins acquis une certitude : il avait besoin de renforts.

Cinq victimes et un disparu, présumé mort.

Cela dépassait l'entendement. Quel homme, aussi expérimenté soit-il, saurait démêler ce qui s'était passé là ?

À Urksdale, dans ces vastes étendues désertes, escarpées et parsemées de fermes éloignées, il ne disposait que de très peu de moyens. En tout premier lieu, il devait recenser toutes les familles du val et s'assurer que ce carnage ne s'était pas reproduit – *le Ciel nous en préserve !* – dans quelque autre habitation isolée. Et il fallait retrouver l'enfant disparu. Il importait de fouiller tous les corps de ferme, les enclos à moutons, les abris de bergers et les ruines. Les pentes des montagnes, les crevasses, les petites buttes et les dépressions, les berges du moindre ruisseau. Cela exigerait plus d'hommes qu'il n'était capable d'en rassembler. Mais il devrait se débrouiller avec ce qu'il avait, convoquer la population éparsée du val et exiger de chacun qu'il poursuive la traque jusqu'à l'épuisement. Car le temps était compté, dramatiquement compté.

Bien après minuit, il regagna le petit poste de police que six maisons séparaient de l'église, dans la grand-rue d'Urksdale. Il rédigea laborieusement son message et s'en fut trouver un de ses hommes les plus chevronnés pour le transmettre au préfet.

« Faites au plus vite. C'est très urgent. »

En revenant au poste, Greeley avait déjà dressé la liste des fermes excentrées, sommairement regroupées en fonction de leur proximité. Puis, il avait réfléchi à l'équi-

pement nécessaire aux équipes de recherche : lanternes, vivres, Thermos de thé, corde. Mais ces hommes avaient tous suffisamment d'expérience pour savoir ce qu'il convenait d'emporter, habitués qu'ils étaient à retrouver les randonneurs égarés de l'été.

Deux jours, avait dit Jarvis. Les Elcott étaient morts depuis deux jours.

Dans la neige, ce forcené avait largement eu le temps de retrouver la piste du petit avant de disparaître. Ou de lancer ses filets sur d'autres proies.

Qu'allaient donc découvrir les équipes derrière les portes auxquelles elles frapperaient ?

Greeley revissa le capuchon de son stylo et le posa sur le plateau. Une mise en garde générale arriverait bien trop tard pour être d'une quelconque utilité. Mais il fallait entreprendre ces recherches. Afin de retrouver l'enfant, le meurtrier... d'autres victimes ?

Il se levait pour quitter le poste et éteignait sa lampe de bureau quand lui vint brusquement une pensée terrifiante.

Et si l'assassin était un habitant d'Urksdale ? Où avait-il passé ces quarante-huit dernières heures ? Chez lui, bien à l'abri, devant l'âtre ? Si, en définitive, il n'avait pas réussi à retrouver l'enfant, ferait-il en sorte de participer aux recherches ?

Et s'il s'apprêtait, lui, Greeley, à lâcher le renard dans la meute, à envoyer sans discernement le meurtrier sur les traces d'un innocent ?

Il eut soudain l'impression qu'une chape de plomb venait de le terrasser. La tension dans son corps et la vision de cauchemar toujours présente à son esprit commençaient à saper son énergie.

Les yeux brûlants, l'inspecteur se frotta les paupières de ses poings. Au moment où il franchirait le seuil pour

faire face aux hommes qui se rassemblaient devant le poste, y en aurait-il un dont le regard fuirait le sien ? Lirait-il la suspicion en voyant une tête se détourner ou des pieds impatients battre le pavé ?

Il connaissait trop bien chaque habitant de son secteur pour envisager qu'il se trouvât parmi eux un assassin pervers. D'autant qu'il aurait besoin de tous les hommes sur lesquels il parviendrait à mettre la main ; il ne pouvait se permettre de les sélectionner. Mais il formerait toutefois des équipes de trois, et non de deux. Par précaution.

En remontant le couloir à grands pas, il entendit les premiers volontaires échanger quelques mots. Arrivés par petits groupes, à pied, à cheval, ils se faisaient peu à peu plus nombreux.

Durant toutes ses années de service, il n'avait rien vu de semblable au tableau qu'offrait la cuisine de la ferme Elcott. Il avait beau faire, il n'arrivait pas à concevoir qu'on puisse perpétrer un tel acte. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit le souvenir de ces minutes pendant lesquelles, aidé de ses hommes, il avait soulevé et placé sur des couvertures les cinq cadavres raidis. Les petits corps d'enfants, si légers dans ses bras. Pour la première fois, il ressentit une soif de vengeance.

Quand le groupe de recherche, prêt à entendre ses directives, se tourna vers lui, il se crispa et, fuyant les regards, commença son exposé sans fixer qui que ce soit.

Greeley n'était prêt à lire la culpabilité sur aucun visage. Pas encore.

Seule la peur lui permettait d'avancer. Ses jambes s'enfonçaient lourdement dans la neige qui lui montait parfois jusqu'aux genoux. Il lui semblait que son cœur

était trop gros pour sa poitrine mais son esprit torturé, en proie au délire, refusait tout repos à son corps. De temps à autre, le nez au vent, comme un animal, il s'arrêtait pour écouter, certain d'entendre des pas derrière lui, une voix qui l'appelait. Mais aucun être vivant n'était à sa poursuite, c'était impossible.

L'horreur qui le poursuivait était telle qu'il n'envisageait pas une seule seconde de rester là, tout simplement, de se coucher dans une congère et de s'abandonner au sommeil à jamais. Il n'y avait de salut que dans la fuite. Hors d'atteinte et bien au-delà. Aussi vite et aussi loin qu'il le pourrait.

Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, ni de la direction qu'il avait prise. N'avait-il pas dévié de la route qu'il avait suivie quand les fenêtres éclairées de la cuisine avaient disparu de sa vue ? Il ne savait vraiment pas depuis quand il courait. Il ne pouvait se fier qu'à ses pieds, à la distance qu'ils seraient capables de couvrir et à leur vitesse. Pour l'arracher à la menace qui était à ses trousses.

Malgré le vent, la voix résonnait encore à ses oreilles. Elle le poussait toujours plus loin quand ses poumons à bout de souffle l'imploraient de s'arrêter, toujours sur ses talons, comme une créature douée de vie et résolue à le massacrer.

« On te pendra, tu verras. Ce sera ma revanche, tu y penseras quand tu sentiras la corde autour de ton cou, quand tombera la cagoule noire. »

Plus cruelle que tous les fouets, cette voix le tourmentait comme un aiguillon.

Il tomba. Ses poumons se vidèrent brutalement et son menton s'enfonça dans la neige. Il resta un court instant à terre, aux aguets. Étaient-ce les battements affolés de son cœur qui le faisaient suffoquer ? Ou bien le crissement de

pas à sa poursuite ? Il s'agrippa au sol pour se redresser. Puis se retourna afin de sonder l'obscurité, derrière lui. Mais la lande et le ciel semblaient se confondre en un vide d'un blanc gris qui tournoyait sans offrir ni espoir ni sanctuaire.

Il n'y avait personne. Pourtant, il lui semblait presque sentir la tiédeur d'un corps s'approchant. Il voyait des formes se dissoudre et se matérialiser dans le tourbillon fou des flocons soulevés par le vent. Comme un fantôme.

Il se remit à pleurer en reprenant sa course. Il aurait tant voulu que cela finisse. Si seulement il était mort, comme les autres !

On le pendrait quand on le retrouverait, et la toute dernière sensation qu'il éprouverait serait la secousse de la grosse corde autour de son cou.